

Pédagogie institutionnelle

Notre héritage.

Le 19 février 1998,
Fernand Oury s'éteignait,
nous laissant son œuvre.

«C'est à d'autres travailleurs, à ceux qui font ou tentent de faire, que nous offrons notre travail. Mais nous n'apportons pas *notre* solution à *leurs* problèmes. Nous ne croyons pas à l'existence d'une quelconque science de l'éducation. En ce domaine, mieux vaut avouer que nous en sommes à la préhistoire. Aussi, vindicatifs, obstinés, agressifs, grossiers, intolérables, inadaptables, refusant le beau langage et le ramage philosophique de nos maîtres, Cro-Magnons de la pédagogie, inlassablement nous taillons nos silex, des outils qui pourront servir à d'autres. » (CCPI, p. 47)

Il s'agit aujourd'hui de transmettre
l'œuvre de Oury
à ceux qui n'ont pas connu Fernand...

Patrice BUXEDA, 1998 :

Fernand Oury nous a transmis une identité, une façon d'être et de se tenir debout en tant qu'instituteurs. Identité tissée de langage, de culture et d'histoire.

Praticiens de classes coopératives primaires ou maternelles, organisateurs de stages de formation mais aussi chercheurs, écrivains de monographies de classes ou d'enfants, voilà notre compétence. Mais, sans langage pour l'affirmer, cette compétence ne serait rien. Aussi en nous initiant à une méthode de travail et d'élaboration complexe, la monographie d'écolier, Fernand Oury nous a légué un langage, une forme qui donne la parole.

Ce sont ce langage et cette parole, témoins de notre identité, que nous tenons à préserver, l'œuvre initiée par Fernand et les pionniers que nous tentons de poursuivre. Pourquoi ? Par soumission filiale au discours du maître ? Par impossibilité de tuer ou dépasser le père ? Non, par nécessité. Nécessité de survivre dans l'institution qui nous nie, nécessité de faire exister la PI telle que nous la vivons quotidiennement dans nos classes, telle que nous la comprenons, la défendons, telle que nous savons la mettre en œuvre et la transmettre.

L'école en crise, nous dit-on, est sur le devant de la scène médiatique. Articles, interviews, livres, essais, émissions de télévision... Qui interroge-t-on ? Philosophes, scientifiques -prix Nobel de préférence-, universitaires, tous gens fort respectables au demeurant, à qui le système scolaire a pour le moins réussi, mais qui nous semblent tout de même bien loin des réalités quotidiennes de l'école.

Dans ce concert surgissent parfois des mots familiers. On apprend, par exemple, que dans tel IUFM, le «quoi de neuf ?» est à la mode et l'on assiste à des «quoi de neuf ?» édulcorés, transformés en leçon de langage ou de vocabulaire où rien ne peut se dire parce que la parole de chacun, protégée par aucune loi, est récupérée à des fins pédagogiques ou morales. Ailleurs c'est le conseil d'enfants qui, pour éduquer à la citoyenneté, tient la vedette. Un conseil de discipline qui ne règle même pas les conflits. Ou bien ce sont les «ceintures de couleurs» complètement obsessionnalisées qui tentent de tout maîtriser, qui morcellent la classe en une multitude de menus individuels. On appelle cela «travail personnalisé». Plus de jeu possible et

surtout plus de groupe. Mais ces éléments isolés de l'ensemble qui leur donne sens se révéleront forcément impuissants. Ils ne pourront certainement pas servir de recette à la violence, à l'absence de communication au sein du système scolaire ; au mieux des outils, au pire des trucs pour tenter d'endiguer le désarroi pédagogique.

Plus rarement encore on parle de PI, mais on oublie souvent et de plus en plus de citer son fondateur, de se référer aux sources et aux classes qui existent. Il ne s'agit pas simplement d'une question d'honnêteté. Si peu de temps après la mort de Fernand, devons-nous déjà procéder à un retour à Oury ?

La pédagogie institutionnelle n'est pas une pédagogie intentionnelle. Elle n'est pas qu'un ensemble d'idées et de principes. La pédagogie institutionnelle est une praxis, «un ensemble d'activités humaines susceptibles de transformer le milieu naturel ou de modifier les rapports sociaux». Toute pratique de la PI passe inévitablement par la pratique de la classe.

Transmettre la PI, c'est, avant tout, apprendre à créer une classe coopérative. D'abord former des enseignants au point techniquement, c'est à dire sachant faire un journal Freinet, mettre au point une correspondance individuelle et collective, organiser des enquêtes et réaliser des albums, utiliser l'apport des enfants pour apprendre à lire, écrire, compter et les faire travailler selon leur niveau et leur rythme. Donc des classes qui utilisent les techniques Freinet et qui produisent avant tout des progrès scolaires avec du grandissement. C'est le pied production, technique, matérialiste du trépied, notre ancrage historique, l'héritage de Freinet et de Makarenko.

Mais bien entendu, même si la compétence technique de l'enseignant nous semble incontournable, même si nous savons bien que les techniques et les situations modifient bien plus les comportements que le font nos bonnes intentions, cela ne suffit pas. Qu'est-ce qui, dans la PI, produit des évolutions d'enfants ? Autrement dit : qu'est-ce qui, dans la pédagogie institutionnelle, a une fonction thérapeutique ; et comment y former ?

On pourrait, ce n'est pas encore devenu inutile, reparler du trépied : la production et les techniques, le groupe, l'inconscient. On poursuivrait sur les quatre L : lieux, limites, loi et langage. On enchaînerait sur les statuts, les rôles et les fonctions. Aurions-nous pour autant atteint notre but ? Créer une classe coopérative, car il s'agit bien d'une création, c'est élaborer un milieu complexe dans lequel tous les éléments sont à la fois cause et effet les uns des autres.

Reprenons l'exemple du «quoi de neuf ?» puisqu'il est à la mode, nous dit-on. Que serait un «quoi de neuf ?» sans les autres lieux de parole ? Sans «choix de texte» pour accueillir l'imaginaire ; sans boîte à questions pour éventuellement prolonger, nuancer ou compléter ce qui se dit ou ne peut pas se dire au «quoi de neuf ?» ; sans table d'exposition pour recevoir l'objet apporté ; sans possibilité de créer un album ; sans correspondants à qui raconter ; sans ceinture de comportement pour assurer une aire d'existence et la priorité à la parole ou pour transmettre la présidence à un élève ; et enfin sans conseil pour garantir la loi et assurer la cohésion ?

On pourrait prendre n'importe quelle technique ou institution de la classe et le même phénomène d'association, de mise en relation se produirait.

Pour pouvoir exister et être efficace, La PI a besoin de tous ces éléments, de la complexité qu'ils installent et elle a besoin d'adultes capables de «faire avec» cette complexité sans trop d'angoisse. Inévitablement, nous sommes agis par cette complexité, par le mouvement, l'incertitude, la précarité qu'elle génère. Mais, la formation et l'expérience aidant, on peut aussi agir sur elle, appuyer sur la bonne touche. C'est la pratique de la classe, les heures de vol, les lectures de monographies, les stages, les discussions avec les pairs, c'est-à-dire l'élaboration progressive d'une théorie personnelle, qui permet peu à peu de trouver des solutions.

Outre la proximité des personnes, c'est la prise en compte de cette complexité qui nous relie culturellement à la psychothérapie institutionnelle.

Pour les pionniers de la psychothérapie institutionnelle, il apparaissait aussi impossible de pratiquer la psychothérapie en restant aveugle et sourd à ce qui se passe et à l'ambiance que d'opérer sur un tas de fumier. Si nous transposons sur le champ de l'école, c'est en transformant la classe en oasis respirable que la pédagogie institutionnelle crée les conditions indispensables pour produire de l'instruction et de l'éducation, pour produire du grandissement. Des preuves ? Le nombre et la qualité des monographies produites.

Patrice BUXEDA, 1998

Voici quelques pages de Fernand Oury. Ce sont des «**bonnes feuilles**» : c'est ainsi qu'il nommait ces textes ronéotés qu'il distribuait en début de stage pour écouler le stock qui lui restait et dont j'ai retrouvé ces quelques exemplaires dans mes archives. Elles me semblent assez typiques de ce qu'était l'écriture de Fernand : toujours très près du sarcasme, comme disait René Laffitte dans son texte sur «les sarcasmes d'Oury» (déjà paru dans CPE). (Marguerite Bialas)

Lettres individuelles dans une classe de petits.

Fernand OURY

«Si j'ai bien compris, pense l'ex-stagiaire, ce n'est guère compliqué : l'enfant écrit son histoire pour son correspondant, l'apporte au maître qui change quelques mots pour préciser la pensée du petit, rétablit avec lui quelques phrases boiteuses. L'enfant retourne à sa place, recopie avec soin, décore.

Ah ! Il faut vérifier les lettres : on ne peut pas envoyer de texte avec des fautes. Donc l'écrivain revient au bureau.

La lettre doit être une réponse : l'enfant m'apportera la lettre reçue, je verrai.

Et ceux qui sont incapables d'écrire ? Ils dessinent et dictent au maître. La lettre devient modèle d'écriture. Et voilà.»

C'est ainsi que le jour de la lettre qui devait être si intéressant devient un enfer.

Les gamins s'agglutinent au bureau, font la queue dans le meilleur des cas, ou se disputent pour passer. Le bavardage s'instaure, le bruit appelle le bruit, personne ne peut plus travailler, la séance s'éternise. Ce soir, les enfants pourront dire chez eux : «*Aujourd'hui, on n'a rien fait, c'étaient les lettres...*» Et moi, je rentrerai exténué.

«Parlez-moi de la correspondance dans une classe de ville !»

Monsieur le Directeur avait bien raison : *«Ces techniques modernes, c'est le désordre. Les enfants seraient plus utilement occupés à faire des exercices de grammaire.»*

Le naïf aux quarante enfants a simplement oublié ... les enfants. Ce n'est pas le jour de la lettre mais le jour des lettres.

1. Le maître passe facilement 5 à 10 minutes par élève.

2. Le QO de ce travail est faible. Le maître est accaparé au moins pendant deux heures ! Chaque enfant ne travaille pas plus d'une heure. Il est donc normalement inactif donc instable, agité et bruyant pendant 1 heure. Abstiens-toi de les punir, ça t'obligera à les occuper, dit F. DELIGNY. Comme la fièvre signale l'infection, le bavardage signale le défaut d'organisation : en ce sens, il est très utile. Bien sûr, quand «on a de la discipline», on peut rétablir l'ordre, on peut les occuper d'où ces lettres interminablement décorées, ces collages etc.

Soyons sérieux, on ne vient pas à l'école pour être sage ou pour bricoler ; ce n'est pas le travail qui manque !

On pourrait prévoir deux séances, ce qui déplacerait le problème.

On peut aussi chercher des solutions.

3. Il s'agit d'éviter la bousculade et pour cela de supprimer l'attente exaspérante. Il est normal que l'enfant qui a fini désire venir au bureau, il est normal qu'il proteste si on lui passe son tour. Or, il est impossible de prévoir dans quel ordre ils auront fini.

Une solution : sitôt que l'enfant a fini son brouillon, il va inscrire son nom au tableau à la suite de ceux qui

ont fini avant lui, retourne à sa place et change d'activité. Il lui suffit de regarder qui est au bureau pour savoir dans combien de temps il va passer. Au deuxième tour (vérification de la lettre) la liste établie donne l'ordre de priorité. Quand sa lettre est acceptée, il barre son nom sur la liste. Le maître sait aussi, sans autre contrôle, les enfants qui n'ont pas remis leur lettre : pas d'oubli possible.

4. Mais il s'agit aussi de prévoir une autre activité, d'autres activités (de QO très élevé) qui occuperont l'heure de loisir.

Le plan de travail résout évidemment la question... dans les grandes classes, où elle se pose moins.

Le 18 mai, l'envoi des lettres s'est passé en silence.

Au tableau, j'avais écrit : Observation – Fiches de calcul – Lectures – Mots – Dessin.

Tous pouvaient recopier le compte-rendu écrit au tableau sur l'observation des galets apportés par Raymond : (*«Vous aviez dit que les galets se trouvaient au bord de la mer. Voilà ce que j'ai rapporté de la montagne»*, compte-rendu élaboré en commun la veille.)

Tous à part 2 ou 3 bloqués par un barrage-test, pouvaient travailler sur leurs cahiers auto-correctifs d'opérations.

Les grands avaient à leur disposition des feuilles de journaux scolaires, des BT, etc. et savaient qu'ils présenteraient un texte l'après-midi en lecture.

Les petits pouvaient aller «pêcher» des mots sur le tableau de lecture, les recopier sur leur cahier avec un dessin explicatif.

Quelques-uns avaient des travaux d'atelier en cours. Sur un panneau, la manœuvre est indiquée. Pourquoi écrire chaque quinzaine la même chose ?

Sur le panneau aussi, un exemple de lettre : rappel des indications obligatoires ou des formules de politesse pour les petits. (C'est très simple : celui qui a «oublié» la date ou la signature passe son tour).

Bien sûr, l'ordre n'est pas venu tout seul, «au commencement était le chaos». Il a été établi. Mais il l'a été avec la participation des enfants (je me souviens d'une mémorable séance de «queue» dans la classe devant le bureau, de «remise en ordre» spectaculaire, par contre, je ne sais plus qui a proposé d'écrire les noms au tableau). C'est un ordre établi, indiscuté... que nous changerons si nous trouvons mieux.

C'est pourquoi je ne prétends pas indiquer la solution. Votre solution dépend de votre local (on peut circuler dans ma classe), de vos enfants, de vous-même. Nul doute que ma solution n'apparaisse bien compliquée à certains qui ont des enfants sages ou intelligents, à d'autres qui ont un génie que je ne possède pas. Comment faites-vous ? Plus que les dissertations à propos des techniques, c'est la mise en commun de ces petits «trucs» d'organisation qui me paraît susceptible de favoriser les démarrages.

Fernand OURY (Éducation et techniques, 1962)

Le bon désordre...

Le désordre, ce n'est pas quand les enfants piaillent et gesticulent, quand ils «font ce qu'ils veulent», jouent au lieu de travailler ou cassent les fauteuils. Ils peuvent indéfiniment redire et chanter leur enfance, transgresser la loi qui ferait d'eux des hommes entiers.

Ce désordre-là est «plutôt sympathique», cette éducation nouvelle-là n'est pas «mauvaise», elle sera même, et de plus en plus, vivement recommandée. Quoi de plus charmant qu'une masse d'imbéciles heureux ? Quoi de plus commode à manipuler ?

... et l'autre.

Le Désordre, c'est quand les enfants ou les inférieurs (ouvriers, instituteurs, femmes, etc.) parviennent à faire ce qu'ils ont, ensemble, décidé de faire ; quand ils prennent la parole, organisent, partagent pouvoir et responsabilité, font la loi chez eux (parce qu'ils respectent la loi humaine) : quand ils prétendent exister.

Le danger est là.

La peur aussi.

Dogues, limiers, corniauds, les Chiens de garde de tout poil vont donner de la voix.

Le timoré qui dort en toi va reconnaître la Voix de son Maître : **«Sur tout ce qui bouge : feu !»**

Fernand OURY, 1970